

ANNEE 1940

LES EVENEMENTS DE MAI/JUIN 1940

Je me suis demandé à quel moment commencer mon récit, je risque d'être accusé de « remonter au déluge » mais j'ai retenu le 10 Juin 1940 après la drôle de guerre, date à laquelle Hitler avait lancé ses divisions motorisées sur la France, la Belgique et la Hollande. Les faits sont hélas bien connus pour les rappeler.

Le front avait craqué, il y avait eu Sedan, le franchissement de la Meuse, les Stukas, Dunkerque, l'exode des populations, le 10 Juin, au moment de la victoire Allemande, l'Italie nous avait porté le coup de poignard dans le dos, déclaré la guerre, ses troupes avaient franchi légèrement la frontière, notamment à Menton.

Depuis le 10 Juin, ma mère avec ses trois enfants avait quitté Nice dans la crainte des bombardements italiens. A Nice nous étions, si j'ose dire, aux premières loges. Mon père était directeur de l'usine à gaz et nous habitions 12 Avenue des Diables Bleus, nous étions logés dans un pavillon attenant à l'usine à une centaine de mètres du grand gazomètre (60 000 M3 de gaz).

La préoccupation majeure de mon père était, tout en fournissant du gaz aux habitants, de veiller à ce que le niveau des gazomètres ne soit pas élevé car une éventuelle bombe sur le gazomètre aurait causé à la ville une catastrophe effrayante.

Mon père avait voulu préserver aussi sa famille et nous nous étions donc retrouvés dans les environs de Nice, dans la campagne de nos grandes tantes dans la vallée du Var à St Isidore, en un lieu appelé les Iscles du Col de Spagnol, là où maintenant se trouvent les pépinières municipales. Nous campions tous dans une seule pièce avec paravents au premier étage d'un corps de ferme. En dessous de nous, au rez-de-chaussée, se trouvait l'étable à chevaux. Je me rappelle ces chevaux nous empêchaient de dormir en piétinant sans cesse, toute la nuit, le sol de terre battue.

Les avions italiens arrivaient sur Nice avant même que les sirènes ne retentissent. Je me réfugiais alors et je me recroquevillais sous les branches d'un énorme figuier me croyant protégé. Je voyais au loin dans le ciel les traces grises des éclats de DCA Français qui ne paraissaient pas très efficaces.

Mon père, mobilisé sur place à l'usine, nous rejoignait parfois le soir. Il avait, depuis le début de l'offensive allemande, affiché une grande carte de France sur laquelle il piquait des punaises de couleur pour situer la ligne du front, hélas elle reculait sans cesse.

Le 17 Juin, lorsque nous avons appris la demande d'armistice par Pétain, ma mère lorraine a pleuré à chaudes larmes, nous étions littéralement assomés comme si une grosse branche d'arbre nous était tombée sur la tête.

Le 22 Juin, l'armistice était conclu avec l'Allemagne, le 24 Juin, avec l'Italie.

Rapidement nous avons regagné notre logement à l'usine à gaz.

Ma mère nous a amenés, le 25 Juin, à l'église Ste Réparate la cathédrale à une grand' messe célébrée par l'Evêque Monseigneur REMOND en faveur de la Paix et de la sauvegarde de la France. Nous étions effondrés. C'était émouvant, il y avait beaucoup de monde et de personnes aux yeux humides.

L'IDEE DE RESISTER

Nous avons passé l'été 1940 à Nice, la grande question pour nous était qu'allons-nous devenir, nous redoutions le pire.

Dans la famille l'ambiance était à ne pas s'incliner. Mon père, officier à Verdun et au Chemin des Dames, croix de guerre 14/18, blessé en 1916 puis soigné dans un hôpital britannique, ne cessait de répéter chaque jour : « *les Anglais gagneront, les Anglais gagneront, moi j'ai vécu avec eux, ils ne lâcheront jamais* ». Effectivement les Anglais continuaient la guerre avec Churchill et aussi avec un général Français presque inconnu alors.

Mon père était de tout coeur avec les Britanniques mais obligé d'élever et de nourrir une famille dont trois enfants il n'allait pas plus loin mais jamais il n'a songé à devenir légionnaire !

Quant à ma mère née à LONGUYON, elle disait en Lorraine on est patriote, les boches on ne les aime pas, tous les 30 ans, à chaque génération, nos maisons sont détruites ou nous sommes envahis, nous les boches on les connaît pas comme les gens d'ici.

Effectivement, de nombreux Lorrains et Alsaciens réfugiés dans le Sud parlaient comme ma mère et ont été parmi les premiers résistants.

Le 23 Juillet 1940 nous avons eu des nouvelles de mon oncle maternel qui habitait Neuves Maisons en Meurthe et Moselle, il est arrivé chez nous avec sa femme en moto, ils avaient fui en diverses étapes l'invasion allemande. Ils avaient pour tout bagage une valise. Ils sont restés chez nous quelques mois. Ils nous ont raconté leurs épreuves et cela n'a fait qu'aggraver nos sentiments antiallemands.

Nous parlions beaucoup entre nous et nous étions très lucides quant aux conséquences d'une éventuelle victoire allemande. C'était la Lorraine et l'Alsace à l'Allemagne, elles avaient déjà été annexées de fait. Quant à nous, Niçois, Mussolini le Duce avait bien claironné dans ses réclamations « *Nizza Nostra* », Savoia, Corsica, Tunisia, Italiana. Donc une victoire italienne c'était à coup sûr Nice à l'Italie fasciste et c'était alors une perspective peu réjouissante.

Donc il fallait que l'Angleterre gagne mais comment aider l'Angleterre, comment faire quelque chose pour notre pays quand on est aussi démunis et désarmés que nous l'étions !

Au début nous disions que va faire Pétain « *Le Maréchal* », peut-être que l'armistie n'est qu'un leurre et qu'un jour la France reprendrait la lutte..... mais assez vite on y a vu clair.

En Août Laval a commencé à parler de collaboration, en Septembre le gouvernement de Vichy a établi une carte de pain et de viande, ma mère a dit « *les boches nous prennent tout* ».

En Octobre le gouvernement a établi un statut des juifs, or moi j'avais de très bons copains israélites, alors pourquoi cette loi ?

Le gouvernement copiait les nazis. Le 24 Octobre c'était Montoire ou Pétain serrait la main d'Hitler et inaugurait la collaboration.

A partir de ce moment, plus de doute, on ne pouvait plus avoir confiance en Pétain. Ma mère disait « *il s'allie avec des boches, un maréchal de France, tout de même* ».

Ma mère regrettée qui me parlait souvent des « casques à pointe » avait sur moi une grosse influence, aussi vu l'ambiance familiale, je n'ai eu aucune hésitation à choisir mon camp. Il fallait continuer la lutte et combattre Vichy. J'étais prêt à aller plus loin que mon père.

OCTOBRE 1940 - LA RENTREE SCOLAIRE

En Octobre 1940 j'étais lycéen, je suis rentré en première A seconde au Lycée de Nice. L'année scolaire 1940/1941 a donc été pour moi l'année importante de la première partie du Bac.

J'ai pendant cette année réalisé le tour de force de réussir au Bac et de militer dans la résistance. J'avais à cette époque moins de 16 ans, une inexpérience certaine mais un bel idéal.

6 AU 9 OCTOBRE - LA LEGION

Il y avait eu sur la Place Masséna, en face du Casino Municipal, un énorme rassemblement de légionnaires, après leur cérémonie ils remontaient l'Avenue de la Victoire en masses compactes avec leurs bérets basques et leur insigne en forme de « fer à repasser ». On aurait dit que toute la France était devenue légionnaire.

Ce jour là, j'étais dans le haut de l'Avenue de la Victoire, l'un d'entre eux qui venait en sens inverse me repousse fermement de la main en me disant « *poussez-vous quand un légionnaire passe on se lève du milieu et on lui laisse la place* ». J'avais pensé ce jour là la légion commence bien !

NOVEMBRE 1940 - LA RESISTANCE AU LYCEE

La résistance chez les jeunes à Nice et dans les Alpes Maritimes a débuté au Lycée de Nice à partir de deux groupes, celui des étudiants et celui des lycéens.

Ces groupes ont ensuite essaimé dans divers lycées et établissements scolaires et dans les facultés puis dans les autres villes du département.

Le premier groupe ou groupe des étudiants a été créé par RACADOT et SENELAR.

RACADOT était un étudiant replié d'Alsace/Lorraine, SENELAR René, également étudiant, se destinait à « Santé Navale ».

La création de ce groupe se situe à une période voisine de la rentrée des facultés. J'ai souvenance d'avoir rencontré RACADOT à une réunion qui se tenait dans un local en bas de Cimiez, probablement à l'Hôtel Majestic. J'ai croisé à plusieurs reprises RACADOT en bas de Cimiez, je suppose qu'il devait habiter dans un immeuble en dessous du Lycée Stanislas.

Indépendamment de nos « agents de liaison » bien connues, Simone GEOFFROY, Paulette FRANCOIS, Christiane MELON, j'ai rencontré dans ce groupe, dans les premiers mois, Marcel BAROVERO, William CARUCHET, Yves CASTELLI, STAD, BROILOVSKI, VAYSSSEL, ELSAESSER Alsacien lui aussi.

Une partie du groupe était encore au Lycée mais dans les classes préparatoires des grandes écoles, une autre partie avait déjà quitté le lycée et émigré notamment à l'Institut d'Etudes Juridiques.

De ce fait, en 1941 nous avions déjà un petit groupe d'étudiants en droit, ils se réunissaient aussi à l'Agén, Association Générale des Etudiants. Plusieurs d'entre eux sont devenus d'ailleurs des maîtres du barreau brillants ou des hommes politiques.

Le deuxième groupe, celui des lycéens.

A une période à peu près concomitante, en Novembre 1940, j'avais, avec des condisciples du lycée, créé mon propre groupe de résistance. Il comprenait des lycéens habitant dans le même quartier que moi ou se trouvant dans la même classe ou une classe de même niveau.

Comme déjà indiqué, j'habitais à l'époque à l'usine à gaz, 12 Avenue des Diables Bleus.

Mes camarades étaient :

- Henri RODIER, Quai Maréchal Lyautey près de la gendarmerie.
- Michel TOMASINI, Boulevard Pierre Sola.
- René PONS, 17 Rue Léotardi.
- Antoine ONETO, 5 Boulevard Carabacel.
- Benoît CIANI, 161 Boulevard du Mont Boron.
- Jean FRATONI, 2 Rue Caïs de Pierlas.
- Pierre ANTONINI, 20 Rue Smolett.
- Mathieu CARTOTTO, 44 Boulevard de Riquier.

Appartenaient également à notre groupe : Jacques ADAM, François SUZINI, Michel MOISI, André MASSONI.

A la fin 1940, nous n'étions pas très nombreux, nous étions plus jeunes d'une ou deux classes par rapport aux étudiants mais nous étions bien décidés, prosélytes et très rapidement le groupe des lycéens est devenu plus nombreux que celui des étudiants.

Chacun des camarades ci-dessus est devenu bientôt un chef de groupe.

Autant que ma mémoire puisse être fidèle 50 ans après, mon « entrée en résistance » s'est faite ainsi :

En première A seconde, à l'oral du Bac, j'avais deux langues vivantes, l'Allemand et l'Anglais. Pour m'améliorer en Anglais, j'allais prendre des leçons chez mon oncle, Aimable GASTAUD, Rue Lepante. Celui-ci avait séjourné plusieurs années en Amérique et en Angleterre. Il était alors concierge de l'Hôtel ROYAL (L'homme aux clés d'or). Il parlait parfaitement l'anglais, nous avions donc des conversations en langue Anglaise sur les Iles Britanniques. Il était chaleureux pour ce pays. Comme pour ma part je manifestais des opinions probritanniques, un jour mon oncle me passe deux feuilles jaunes dactylographiées contenant un bulletin d'information, il me dit « *c'est un résumé des émissions de la BBC* ». J'ai été enthousiasmé et j'ai insisté fortement auprès de mon oncle pour qu'il me présente son informateur.

Il faut dire que mon oncle GASTAUD, en 1939/1940, avait été mobilisé et vu sa connaissance des langues étrangères, avait été envoyé en Italie, à l'ambassade de France à Rome, au Palais FARNESE où il travaillait sous les ordres du Général PARISOT et de FRANCOIS-PONCET, notre ambassadeur.

A la déclaration de la guerre de l'Italie, le 10 Juin 1940, l'ambassade avait été rapatriée en France jusqu'à Bordeaux.

A Rome, mon oncle avait du faire du renseignement, à son retour il avait gardé en France certains contacts avec ses anciens collègues. Au surplus, dans un hôtel on cotoie pas mal de personnes intéressantes.

Au sujet des bulletins jaunes, mon oncle me dit « *viens me voir un de ces jours à l'Hôtel ROYAL, Promenade des Anglais* ». Je m'y suis rendu et je me suis retrouvé dans un des salons de réception de l'hôtel. J'ai été présenté à un grand diable d'homme de type Viking, d'un certain âge, le commandant JAKOBSON. Celui-ci avait un bras en moins, sa manche de veste flottait donc. Cette perte de bras était probablement la suite de la guerre 14/18. J'ai appris plus tard que dans la résistance et le renseignement on l'appelait le « commandant manchot ».

Il m'a interrogé un long moment, il m'a fait parler puis il m'a dit : *un groupe de jeunes ça peut nous intéresser pour diverses missions.*

Nous nous sommes revus quelques fois au Royal puis ensuite le commandant m'a demandé d'aller le voir chez lui, Rue Kronstadt, il habitait au rez-de-chaussée dans un immeuble en arrondi à l'angle de la Rue Kronstadt et de la Promenade des Anglais.

A partir de notre rencontre toutes les semaines j'allais voir le commandant, il me remettait quelques feuilles jaunes de bulletins d'information en me demandant de les diffuser parmi les jeunes du lycée. La règle d'utilisation était celle de la "boule de neige", il fallait essayer de reproduire le bulletin en quelques exemplaires. Comme alors au début nous n'avions pas de machine à écrire, parfois nous recopions chacun à la main un morceau du bulletin. Nous considérions ces bulletins jaunes comme de véritables reliques et bien sûr nous diffusions les nouvelles qu'ils contenaient notamment sur les succès de l'aviation britannique dans la bataille d'Angleterre. Cette activité s'est poursuivie pendant plusieurs mois.

C'est le commandant qui m'a appris les règles de prudence, à observer dans la clandestinité et le renseignement. Il a aussi utilisé notre groupe à de modestes missions de liaison et propagande.

Après la libération, j'ai essayé de rechercher à quel mouvement pouvaient se rattacher les fameux bulletins jaunes car je suis sûr qu'ils étaient jaunes.

Henri NOGUERES, dans son histoire de la résistance, pages 164, 165, les attribue à un journaliste réfugié à Marseille, Jean BARDANNE qui était en relations avec le Général COCHET. Il précise qu'ils étaient rédigés à Marseille et déposés au Café du Mont Ventoux. Il situe leur première impression à Octobre 1940.

Bertin CHEVANCE du MLN à Marseille en parle également, de même qu'André GILLOIS qui recevait ces bulletins à Cannes. Il n'y a donc rien d'extraordinaire que j'ai eu en mains ces bulletins à Nice.

Aussi sans le savoir à l'époque, j'étais dans le sillage du mouvement du Général COCHET et accessoirement du mouvement de libération nationale.

Quelques années après la libération, le commandant JAKOBSON est décédé, il n'a eu droit qu'à une courte notice nécrologique de Nice Matin mais peu de personnes en ont parlé.

Etant survivant, je dois témoigner qu'il fut l'un des premiers dans le renseignement de la résistance à Nice.

Je pense que mes contacts avec le commandant ont précédé ceux avec RACADOT.

ANNEE 1941

FEVRIER/MARS 1941 - LE MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONALE DE NICE

Sur un plan général, les historiens de la résistance ont établi que le premier mouvement de résistance organisé en zone sud fut le mouvement de libération nationale (MOLIN) et qu'il fut initié et créé à Marseille par le Capitaine Henri FRENAY assisté par un autre officier démobilisé, le lieutenant de la coloniale BERTIN CHEVANCE. Le nom même du mouvement fut inventé par FRENAY.

Ensuite le mouvement s'est étendu de proche en proche notamment dans les départements du Sud-Est. Dans le var ce fut RUELLE, chef de district SNCF à St Raphaël qui le créa.

En ce qui concerne les Alpes Maritimes, FRENAY a écrit avoir rencontré Claude BOURDET en Mai 1941 et l'avoir désigné Chef de ce département.

Le propre d'un mouvement de résistance est d'être secret, clandestin, d'avoir le maximum de compartiments étanches. De ce fait, le militant de base ignore ou doit ignorer ce qui se passe au sommet et je ne puis parler que de Nice où je me trouvais mais à mon très modeste niveau,

celui d'un chef de groupe de Nice, j'ai toujours considéré que Jean CHANTON était le véritable fondateur du mouvement de libération nationale à Nice.

Sans oublier qu'à Cannes, de l'autre côté du Var, agissait parallèlement LERICHE (ATTALI), ancien officier aviateur, avec lequel d'ailleurs CASTELLI avait des contacts suivis. Mes propres contacts et ma sympathie allaient vers Jean CHANTON.

J'aimerais quelque peu évoquer la personnalité de ce dernier. Le nom de guerre de Jean CHANTON était BASTOS probablement parce qu'il fumait assez fréquemment. Je le revois encore avec son fume cigarette en écaille. C'était un monsieur grand, mince, brun, très distingué, il parlait un excellent Français mais avec un léger accent. Je pensais alors que BASTOS était d'origine italienne, je me trompais, le très léger accent était roumain.

BASTOS avait l'âme d'un chef, quand il parlait il nous donnait l'impression de l'existence d'une grande organisation fortement structurée. Nous étions transportés et prêts-à n'importe quelle action ou sacrifice.

D'après ce que j'ai compris, BASTOS voyageait beaucoup pour mettre sur pied le mouvement. J'ignore si en Février/Mars 1941 BASTOS et LERICHE avaient déjà le contact avec FRENAY mais c'est très possible car nous recevions la presse (bulletins puis journaux) du mouvement. A cette époque notre mouvement à Nice était composé de deux groupes, celui des cheminots dirigé par FRANCOIS et celui des étudiants et lycéens dirigé par CASTELLI et moi-même. A la tête de l'ensemble se trouvait Jean CHANTON.

A Nice les réunions de responsables se tenaient chez Madame GEOFFROY mère et chez sa fille Simone, dans leur appartement 21 Rue Gubernatis, dans les étages, non loin du jardin de la bibliothèque municipale. Cet appartement était pour notre mouvement une sorte de quartier général. D'autres réunions se sont tenues aussi dans l'appartement de Monsieur FRANCOIS dont le nom de guerre était LEROY, certains disent LAROY.

Toujours sur le plan organisation BASTOS nous avait ordonné de nous organiser en sizaines (1 chef de groupe et 5 adhérents) ensuite 5 sizaines faisaient une trentaine. Cet élément absolument certain me fait dire que nous avons dès l'origine le contact avec FRENAY qui avait prescrit cette même organisation en sizaines et trentaines dans toute la zone Sud de son mouvement.

Nos dirigeants nous avaient demandé, par souci d'organisation et peut-être pour éviter un gonflement fictif d'effectifs, de dresser des listes d'adhérents tout en codant les noms.

Les lettres du nom étaient transformées en un certain nombre de chiffres et les listes, si ma mémoire est fidèle, se trouvaient chez Madame GEOFFROY, cela pouvait plus tard s'avérer dangereux en cas de décodage.

Il faut préciser qu'en Février/Mars 1941 nos deux groupes, celui des étudiants et celui des lycéens, avaient fusionné. Le groupe étudiants n'était plus dirigé par RACADOT mais par Yves CASTELLI. Nous étions plus jeunes que les étudiants. Aussi pendant quelques temps CASTELLI a eu une sorte de prééminence mais je restais responsable de groupe des lycéens de Nice et j'accompagnais CASTELLI aux réunions des responsables.

J'étais souvent reçu dans la famille CASTELLI qui habitait près du Port, près de la Rue Antoine Gauthier. Yves, d'origine Corse, fumait beaucoup, ses doigts étaient jaunis. Madame CASTELLI mère, très jeune d'esprit, était au courant de nos activités et discutait avec nous ainsi que Pierre, le jeune frère d'Yves. Monsieur CASTELLI père, chef de service de la Préfecture, était un homme de haute taille et d'apparence sévère.

J'ai bien connu quelques uns des membres agissant du groupe étudiants, tout d'abord Max CAVAGLIONE. Nous allions le voir aux Transports CAVAGLIONE chez son oncle près du lycée. Il était à l'époque mince avec des tâches de rousseur. Il était le plus révolutionnaire et contestataire d'entre nous et je pense qu'il l'est resté.

Un autre Jean VIAZZI travaillait à l'Agence FORD, Avenue Félix Faure, non loin d'une grande pharmacie. VIAZZI était l'homme à la pipe, l'homme calme qui vous écoutait longuement avec un sourire avant de lâcher une plaisanterie.

Parmi les hommes du début il y avait aussi William CARUCHET (Willie), il habitait à l'époque avec son père, homme à la chevelure blanche. C'était un grand idéaliste communiste. Je n'imaginai pas à l'époque que William CARUCHET deviendrait un familier de Fidel CASTRO.

CASTELLI, CARUCHET, CAVAGLIONE formaient la tendance extrême gauche de notre mouvement mais à l'époque le magnifique était que le mouvement comptait des hommes de toutes tendances. Nous nous retrouvions tous pour lutter contre l'occupant nazi et contre Vichy. Nous apportions à CAVAGLIONE, VIAZZI, CARUCHET nos tracts et journaux, ils les diffusaient à leurs amis.

En ce qui concerne le nom de notre mouvement en 1940 nous nous appelions les Gaullistes, en 1941 nous étions le mouvement de libération nationale comme le mentionnaient nos tracts.

MES CHEFS SUCCESSIFS

Après BASTOS les chefs qui lui ont succédé ont été DESCHAMPS et WARTELL, c'étaient je pense des noms d'emprunt, le vrai nom de DESCHAMPS était vraisemblablement SIMONIN. Il était chef départemental du mouvement. C'était un monsieur assez corpulent portant moustaches, habillé d'un costume strict, il donnait l'impression d'une situation sociale élevée. Il était calme, pondéré. Monsieur WARTELL, qui était beaucoup plus mince, semblait être l'adjoint de Monsieur DESCHAMPS qui paraissait être tout à fait à l'aise dans son rôle de clandestin.

JUIN 1941

Nous autres jeunes étions à cette époque bien remuants. Je me rappelle à ce sujet une démarche faite par CASTELLI auprès de Monsieur DESCHAMPS pour demander de l'action.

CASTELLI menaçait même de démissionner. DESCHAMPS, très calme, lui avait répondu « *vous êtes des militaires et en temps de guerre un militaire ne démissionne pas* ».

Dans cette même période notre groupe de lycéens s'était beaucoup développé en nombre par rapport à celui des étudiants et ceux-ci s'avéraient moins disponibles que nous. Nous étions une centaine environ.

Aussi, un jour où j'allais faire mon rapport à DESCHAMPS, à ma grande surprise, celui-ci me dit « *PEIRANI je vous nomme dorénavant responsable départemental des jeunes du mouvement, vous n'aurez plus à rendre des comptes qu'à moi-même* ».

Cela s'est passé en Mai/Juin 1941. A partir de ce moment là, le mouvement a été compartimenté, les adultes d'un côté, les jeunes de l'autre. J'étais le correspondant des jeunes auprès des adultes et je le suis resté presque jusqu'à la libération. D'ailleurs, quand nous jeunes recrutions des adultes nous les présentions immédiatement aux responsables adultes. Je pense par exemple à un groupe de croupiers qui était je crois dirigé par Monsieur NICOLAI.

Monsieur DESCHAMPS, notre chef, a dû être arrêté au moins provisoirement au moment de l'affaire des cheminots.

OCTOBRE 1941

Dans l'année 1941, autour de la rentrée d'Octobre, j'ai été placé sous les ordres d'un troisième chef SOURY qui était chef départemental propagande. Son véritable nom était LOLIVREL, il habitait Rue de France de l'autre côté du Boulevard Gambetta dans un immeuble se dénommant probablement les Gloria Mansions.

LOLIVREL, homme à la voix chaude et forte, était d'origine ou de culture anglaise, il nourrissait une légitime admiration pour la Grande Bretagne, il était très érudit. Son appartement luxueux comportait de nombreux livres et son héros était le Colonel LAWRENCE et son livre de prédilection « Les Sept Piliers de la Sagesse ». Il me disait « *il faudra absolument que vous le lisiez et que vous vous en inspiriez* ».

C'est LOLIVREL qui me distribuait nos premiers journaux imprimés PETITES AILES puis VERITES. Avant les journaux étaient ronéotés, je recevais une petite liasse de journaux, dommage que je n'en ai pas conservé, ce par nécessité de sécurité.

C'est avec LOLIVREL, vers Novembre 1941, que nous avons fait nos opérations kiosques à journaux strictement ordonnées par le mouvement et c'est à partir de ce moment que nous avons pris goût pour l'action directe. Il faut ajouter au crédit de Monsieur LOLIVREL que dès que nous étions en opérations LOLIVREL était dans le voisinage armé pour nous escorter, il nous donnait du courage.

C'est également Monsieur SOURY qui m'a dit maintenant nous risquons une arrestation, il vous faut prendre un nom de guerre. Nous avons convenu que je m'appellerai dorénavant PERRON, après tout on n'était pas loin de mon vrai nom alors va pour PERRON. Madame GEOFFROY et sa fille elles m'appelaient PERCY. Au même moment mes principaux adjoints

ont pris aussi des pseudonymes. Plus tard LOLIVREL a été « brûlé » et un nouveau chef m'a été désigné.

LES INCIDENTS DU LYCEE

MARS/AVRIL 1941

Disons quelques mots de l'ambiance d'alors au lycée de Nice qui ne s'appelait pas encore le lycée Massena.

Avant la guerre de 39/40 l'esprit patriotique et le souvenir des morts de la guerre 14/18 était très présent.

Il faut rappeler par exemple que chaque année, en Juillet, à la distribution des prix, il y avait un prix GUYNEMER et un prix Rolland GARROS.

Le proviseur d'alors, Monsieur Roger BARBIER, dirigea l'établissement de 1929 à 1939 inclus. Il fut pour moi un grand proviseur en même temps qu'un grand Français. Il était officier de la légion d'honneur, médaillé militaire, croix de guerre. A la mobilisation de 1939, il aurait pu être affecté spécial, il partit au front comme colonel.

Après l'armistice l'ambiance hélas commençait à changer. Certes le lundi matin, avant de commercer les cours, il y avait encore une cérémonie de lever des couleurs et le Professeur EHRMANN avait obtenu qu'on y chantât la Marseillaise mais l'esprit néfaste de Vichy commençait à se manifester.

Certains professeurs portaient, de façon apparente, la francisque et militaient ouvertement pour la révolution nationale.

A cẽ propos je me rappelle un incident, nous étions un jour dans un préau à parler un peu fort, nous avons été accueillis par un professeur de lettres protant francisque qui nous a interpellé avec violence « *vous êtes des saboteurs de la révolution nationale, au garde à vous. Vous allez voir comment je vais vous mettre au pli, je vais décimer la classe, c'est-à-dire sanctionner un élève sur dix comme César le faisait vis-à-vis de ses légions défailantes, sic!* »

Les autres professeurs restaient extrêmement prudents pour conserver leur situation et rarissimes étaient ceux qui, de temps en temps, se risquaient à une réflexion.

Je n'ai retenu pour ma part que notre professeur d'histoire et de géographie, Monsieur EHRMANN, qui nous montrait de temps à autre qu'il n'était pas pour l'Allemagne mais un chef légionnaire l'avait aussitôt dénoncé.

En ce qui concerne les élèves, il n'était vraiment pas recommandé à ce temps là de faire de la propagande gaulliste ou de porter des insignes ayant un lien avec le Générale DE GAULLE. Il

existait déjà des jeunes du PPF et de la JFOM (Jeunesse de la France Outremer). Certes à cette période nous n'étions pas encore occupés par les italiens ou les allemands mais dans une même classe il fallait déjà cacher nos conversations vis-à-vis de certains condisciples.

Certes entre camarades de classe on ne se dénonce pas « on ne cafarde pas » mais Vichy avait créé ce qu'il appelait des ligues de loyauté qui en réalité étaient des ligues de dénonciation.

Dans le lycée existaient à la fois des anti gaullistes musclés et quelques autres qualifiés de « DE GAULLISTES ». Il ne pouvait que naître des incidents.

Je parlerai de l'un d'entre eux que j'ai vécu de près et que j'appelle l'Incident BARBIER.

Jean BARBIER, fils de l'ancien proviseur, était comme lui un ardent patriote et aussi un fervent gaulliste. Si ma mémoire est fidèle, il était grand blond, un peu vouté, il portait des lunettes, il s'était arrangé pour trouver dans la région un certain nombre de croix de lorraine emaillées qui étaient à la fois l'insigne de la lorraine mais aussi celui des gaullistes.

Chaque fois que l'un des jeunes nous rejoignait, BARBIER lui remettait une croix de lorraine gardée pieusement mais Jean, plus audacieux que nous, la portait visiblement à sa boutonnière à l'intérieur du lycée.

Cela évidemment avait été remarqué par les jeunes du PPF et de la JFOM et il en était résulté des bagarres au lycée et à la sortie sur l'esplanade du Paillon. Pendant quelques temps, à la sortie du lycée, nous escortions BARBIER et nous le raccompagnions sur son chemin pour éviter qu'il ne se fasse « casser la figure ».

La dessus BARBIER avait disparu du lycée, j'avais demandé ce qu'il devenait à l'un de ses proches BELLON et j'avais appris qu'il avait cherché à gagner Londres et rejoindre le Général DE GAULLE et qu'il n'avait pas réussi.

A son retour à Nice, autour d'Avril, l'administration du lycée l'avait exclu pour « propagande gaulliste » sans égard au grand mérite de son père, l'ancien proviseur pendant 10 ans. Cela montre la grande sévérité de l'administration Vichyste. Cet incident toutefois a servi de révélateur dans le lycée.

A l'occasion des bagarres, nous avons pu savoir qui était pour nous et qui était contre. A l'avenir il fallait se montrer plus prudent, la clandestinité s'apprend avec la répression.

Jean BARBIER est parti ensuite pour Paris, il a continué la résistance et est mort courageusement dans les combats de la libération en Juin 1944.

Quand je pense à cette période, je ne puis m'empêcher de me remémorer trois noms de condisciples morts pour la France : ADAM, BARBIER, APPONYI.

SOUVENIRS DE JACQUES ADAM

Mes souvenirs du début de la résistance sont inséparables de Jacques ADAM. Il fut mon meilleur ami de résistance et mon meilleur adjoint, le plus courageux et le plus audacieux.

Jacques ADAM était plus âgé que moi, il était né en Avril 1921 dans le village Le Heulme, dans la Seine et Oise. Quand je l'ai connu, à la rentrée 1940, il était dans la même classe que moi ou dans un classe de même niveau. Nous avons été intimes à partir du début 1941.

Je le revois éternellement jeune, toujours souriant avec ses cheveux blonds cendrés et ondulés, sa mèche rebelle et ses yeux bleus.

Inutile de dire que Jacques, très vite, avait choisi son camp, celui de la résistance dès 1940. Son premier pseudonyme fut VIAL et ensuite CAMERONE, nom annonciateur de sacrifice et d'héroïsme, ce n'est que beaucoup plus tard qu'il adopta le surnom de QUERSAC.

Très vite Jacques m'a invité chez lui dans l'appartement de ses parents, 26 Rue Assalit dans les étages. Quand j'allais le voir, généralement le jeudi, je le prenais « au saut du lit ». Je rencontrais Madame ADAM ou Monsieur ADAM père qui n'ignoraient pas l'activité de leur fils.

Monsieur ADAM me tenait la conversation, la famille ADAM était originaire de la région Parisienne, elle était arrivée à Nice dans les années 1934/1935. Monsieur ADAM à l'époque portait des favoris. Il me disait « *vous savez je suis un vieux républicain, j'ai combattu pour la république, j'ai défilé pour elle en 1936 ainsi que ma famille, j'appartiens à l'ARAC (Association Républicaine des Anciens Combattants et à la ligue des droits de l'homme)* », il en était je crois le secrétaire.

Madame ADAM m'offrait souvent le café avant que Jacques ne soit préparé. Les conversations sérieuses avec lui ne commençaient qu'après le départ de ses parents pour ne pas les effrayer trop sur la nature de nos activités.

Au début nous n'avions aucun moyen de propagande. Nous avons décidé de nous aider par nous-même sur mes maigres économies. J'avais acheté à une papeterie de l'Avenue Georges Clémenceau, papeterie disparue depuis, une plaque de pâte à polycopier qui consistait en un rectangle de pâte molle parafinée.

Nous écrivions un tract ou un texte d'information ou de résistance sur une feuille de papier avec une encre spéciale de couleur violette, ensuite nous appliquions la feuille et le texte sur la pâte à polycopier qui s'impregnait. Ensuite en appliquant des feuilles blanches sur la pâte, nous arrivions à reproduire le texte d'origine à quelques dizaines d'exemplaires. Nous distribuions ensuite ces feuilles d'inspiration gaulliste au lycée ou dans les boîtes aux lettres.

Plus tard, courant 1941, nous avons progressé, nous étions un peu moins pauvres et nous nous sommes cotisés pour acheter à quelques lycéens une ronéo d'occasion un peu ancienne.

J'ai appris alors ce qui était un stencil, comment s'en servir, comment boucher les trous des stencils avec une dissolution.

La ronéo était chez Jacques ADAM, les stencils étaient tapés par Melle Jacqueline ADAM ou par la fiancée de Jacques LIVIA, qui 50 ans après, malgré les vicissitudes, est restée fidèle à sa mémoire.

Jacques obtenant un peu de papier chez un ami imprimeur, nous diffusions alors quelques centaines de tracts ou reproductions des bulletins d'information. Nous rédigeons un petit journal sur une feuille recto verso que Jacques avait baptisé le FRANC TIREUR DE NICE. Il n'avait bien entendu rien à voir avec le mouvement FRANC TIREUR paru plus tard.

A un moment donné, Jacques avait adhéré aux compagnons de France pour essayer de recruter des adhérents pour nous car les compagnons, bien que créés par Pétain, avaient la réputation d'être « des gars biens » animés du désir de revanche, pas comme les JFOM, des pourris disait Jacques.

Je me rappelle les discussions animées que Jacques tenait avec deux chefs compagnons MONTIES et BLANC, l'un des deux fumait la pipe, je ne me souviens plus lequel, mais ce qui compte Jacques a amené des compagnons à la résistance il y en avait un goupe et le premier Jacques avait prêché notre bonne parole.

Jacques était tout entier, orienté vers l'action en disant « *qu'est-ce que les adultes attendent pour faire quelque chose, les journaux c'est pas suffisant* ».

Un jour, je me rends à l'appartement Rue Assalit, Jacques me prend par le bras et me dit : « *Je vais te montrer quelque chose* ». Il sort alors une sorte de lance pierre qu'il avait confectionné lui-même avec un morceau de bois en forme de fourche et du caoutchouc de chambre à air, il avait en plus un stock de billes en acier de roulement à billes, il ajoute : « *ça c'est pour les collabos* ».

Longtemps avant que ne commence l'action directe à Nice, Jacques, avec sa fronde et ses billes d'acier se mettait dans un angle de porte et lançait ses billes sur les vitrines des magasins « collabos » arrivant à les fendre ou à les briser.

Jacques avait la phrase mordante et éprouvait haine et dégoût pour les collaborateurs. Je l'entends répéter à leur égard « *tas de fumier va* ». Quant à Pétain, il disait en s'exclaffant « *il est complètement gateux* ». Quand je pense aux tracts d'alors « *la France cherchait un père elle a trouvé un grand-père* », ou bien « *Bazaine Pétain* », je ne puis m'empêcher d'évoquer Jacques ADAM.

En Novembre 1941, la résistance a décidé de réagir contre la presse collaborationniste et de détruire après avertissement un certain nombre de kiosques à journaux affichant ostensiblement SIGNAL ou DER ADLER et autres journaux allemands. Cette mission fut remplie notamment vis-à-vis d'un tenancier d'un kiosque indicateur et dénonciateur de patriotes dans le quartier ouest de Nice.

Le lendemain, Jacques parcourait l'Avenue de la Victoire et rues adjacentes avec un tract fraîchement ronéoté par nous « un kiosque a brûlé à Nice pour affichage de la presse allemande ». Jacques lançait ce tract roulé en boule dans chaque kiosque de l'avenue, un heure après nous repassions il n'y avait plus de journaux SIGNAL affichés. Il fallait tout de même avoir un certain courage pour agir ainsi. Il est vrai que nous escortions Jacques prêts à toute éventualité.

A un moment donné, en 1941, la radio de Londres a demandé de faire des campagnes de V ou de croix de lorraine. Aussi, nous nous sommes munis de craie et à la nuit tombante nous décorions les murs de ces insignes. Il fallait faire très vite pour ne pas être pris, aussi parfois nos V étaient un peu aplatis ou avaient la forme d'hirondelles.

Parallèlement nous déchirions les affiches de Vichy, nous avons aussi trouvé avec Jacques un moyen efficace. Nous avons acheté des petites poires en caoutchouc nous les remplissions d'encre et d'eau, nous les pressions et projetions le jet sur les affiches des principaux personnages de la Révolution Nationale, il en résultait de grosse tâches noires dégoûlantes.

A l'époque, l'un des slogans à la mode était « LE MARECHAL TRAVAILLE POUR VOUS » alors nous nous travaillons sur le maréchal.

Chez Jacques ADAM j'étais un peu de la famille et j'y ai rencontré un autre ami de la famille et cela très souvent, Pierre MERLI. Celui-ci est devenu plus tard une personnalité de la résistance du MNRPGD, Mouvement National des Prisonniers de Guerre et Déportés et ensuite une personnalité célèbre de la politique et le confident d'un Président de la République.

Dans l'année 1941, Jacques a été arrêté et condamné à six mois d'emprisonnement et exclu du lycée.

Quand il est sorti des prisons de Nice, il ne s'est pas découragé, il est rentré à l'école de navigation de Nice où il a préparé le concours d'officier radio et il a créé un nouveau groupe résistant à l'école de navigation. Il a été de toutes nos opérations pendant 4 ans.

Je reparlerai encore de Jacques mon frère en résistance.

Le 7 Octobre 1996, au N° 26 de la Rue Assalit (l'ancien domicile de Jacques) a été apposée une plaque commémorant son sacrifice en présence de la famille et des autorités. Ce jour là j'ai eu l'honneur d'évoquer les souvenirs ci-dessus.

NOS JOURNAUX

Au cours des années 1940/1941 nous avons diffusé successivement ou concomitamment plusieurs bulletins ou plusieurs journaux. Avides que nous étions de nouvelles objectives et rassurantes non censurées, nous prenions tout ce qui se présentait. Ces tracts ou journaux n'avaient pas toujours la même source ou le même fournisseur. Les mouvements n'étaient pas complètement structurés et certains se trouvaient dans plusieurs chaînes de distribution.

Ce dont je suis certain est que nos groupes de jeunes ont distribué tour à tour les feuilles jaunes, les bulletins d'information et de propagande, les journaux LIBERTE, PETITES AILES, VERITES et enfin COMBAT.

Pour les bulletins jaunes de BARDANNE, devenus ensuite la lettre du Général COCHET ou le TOUR D'HORIZON, c'est moi qui les obtenais par l'intermédiaire du Commandant JAKOBSON mais vers Mai 1941 la source s'est tarie probablement car BARDANNE et le Général COCHET ont été arrêtés.

En ce qui concerne les journaux LIBERTE rédigés à partir de Décembre 1940, par un groupe de professeurs démocrates chrétiens de Montpellier, c'est RACADOT qui les fournissait, peut-être allait-il les chercher en dehors de Nice.

En ce qui concerne les bulletins d'information et de propagande de couleur blanche, que nous avons appelés plus tard « Les Nouvelles de Mme ALBRECHT » car ils étaient rédigés par Henri FRENAY et sa fidèle collaboratrice Mme ALBRECHT, ces bulletins nous étaient remis par nos chefs BASTOS et LERICHE.

Ces derniers nous ont remis aussi, de Mai à Juillet, le journal LES PETITES AILES et le même journal qui avait changé de nom à partir de Juillet VERITES.

Après une aussi longue période, je ne puis pas me rappeler grand chose du contenu des articles sinon que les bulletins du début contenaient surtout des informations objectives sur le déroulement de la guerre tandis que les journaux eux contenaient une plus grande partie de polémique et de propagande anti allemande et anti Vichy.

Je me rappelle par contre les slogans des divers journaux :

- pour PETITES AILES : « *vivre dans la défaite c'est mourir tous les jours* ».
(NAPOLEON) le journal avait aussi des ailes schématisées.
- pour VERITES : « *Je hais les mensonges qui nous ont fait tant de mal* »
ce pour ridiculiser PETAIN.

Il y avait aussi une phrase qui revenait dans les bulletins : « FRANCE FRANCE LIBERES-TOI ».

Pendant cette période héroïque, les journaux étaient ronéotés la plupart du temps et n'arrivaient pas toujours régulièrement.

Après cette période est venue la grande période à partir de Décembre 1941, celle du journal COMBAT. En effet, à la fin Novembre 1941, les mouvements VERITES (mouvement d'Henri FRENAY) et LIBERTE (mouvement de DE MENTHON) ont fusionné pour donner naissance à un mouvement qui devait s'appeler le Mouvement de la Libération Française. COMBAT était le journal du mouvement fusionné mais finalement les militants se sont identifiés au journal et le mouvement s'est appelé « COMBAT » et il est resté illustre à tout jamais.

Le journal a été imprimé à partir de Lyon et son tirage n'a cessé d'augmenter malgré les persécutions de la police de Vichy et de la Gestapo.

A Nice quand tout allait bien nous avions reçu COMBAT une fois par quinzaine puis une fois par mois.

Dans une période où il n'y avait pas encore d'action militaire, le journal COMBAT a été la colonne vertébrale du mouvement, le lien entre les membres. Nous le distribuions au sympathisant une fois, deux fois, plusieurs fois, ensuite il le réclamait, il s'y habitait et finissait par faire partie de la chaîne de distribution, il nous rejoignait. Nous pouvions ainsi faire des adhérents de proche en proche. On peut même schématiser « sans journal pas de mouvement ».

COMBAT avait lui aussi une maxime percutante : dans la guerre comme dans la paix le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais CLEMENCEAU. Il comportait la croix de lorraine en tête dans le C de COMBAT.

Il faut bien se pénétrer de l'idée de l'importance du journal, nombre de nos camarades militants ont été condamnés, déportés et sont morts uniquement parce qu'ils avaient diffusé COMBAT.

A Nice je puis être le témoin d'un fait. COMBAT était largement lu au lycée de Nice, au parc Impérial, à l'école de navigation, à l'école du port, à l'institut d'études juridiques, à l'école hôtelière, au cours Henri IV et dans d'autres établissements scolaires. Les cartables non fouillés de certains militants étaient parfois gonflés de journaux COMBAT mais en cas de découverte au lycée c'était la porte ! comme première sanction.

Quand nous avions des numéros en plus nous mettions aussi COMBAT dans les boîtes à lettres. A ce sujet, je me remémore une anedocte. Mon père était très proanglais mais très craintif, un jour je décide de mettre un journal COMBAT dans notre boîte à lettres, bien sûr sans lui dire que c'était moi, il ouvre la boîte, il arrive tout affairé en me disant « *viens voir Jacques, viens voir un journal de la résistance.....* » la curiosité l'emporte sur la crainte, il se met à le lire, il me dit « *il est très intéressant mais c'est dangereux alors tu le lis ensuite tu le déchires en petits morceaux, je ne veux pas qu'on nous mette en prison ou plutôt tu le mettras au feu* », il a beaucoup insisté.

Ma mère, qui était dans la confidence, et moi avons bien ri ce jour là en nous disant : « *si tu savais que j'ai toute une liasse de COMBAT chez nous ! qu'est-ce que tu dirais !* »

Tous ceux qui ont appartenu à COMBAT ont été viscéralement attachés au mouvement et ont parfois pour cela enduré les pires souffrances.

Nous pêchions même par orgueil et avions tendance à dire nous avons été le premier mouvement de résistance organisé et le premier mouvement sur les effectifs. Pour nous la résistance c'était COMBAT aux trois quarts.

L'OPERATION CINEMAS

A partir de 1941 le cinéma Français a commencé à subir l'invasion du cinéma germanique et en particulier du cinéma de propagande. Il y avait à cette époque une compagnie allemande qui s'appelait la TOBIS KLANG FILMS, la propagande nazie s'acharnait contre les juifs, c'était indigne, révoltant, immonde.

En Octobre 1941 je crois, la TOBIS a projeté sur les écrans niçois, en particulier au Paris Palace, « LE JUIF SÜSS ». Il faut ajouter que la légion en avait fait une grosse propagande et même la promotion. Nous avons jugé ce procédé abominable et nous avons décidé de réagir.

Nos groupes d'étudiants et de lycéens avaient acheté de l'ammoniaque et du sulfure de carbone, l'ammoniaque faisait tousser et le sulfure de carbone répandait une odeur d'oeufs pourris. Nous avons transvasé ces liquides dans de petits flacons, nous nous sommes répartis deux par deux parmi les spectateurs du cinéma, nous avons ouvert nos fioles en les faisant rouler sur le sol en rendant l'atmosphère irrespirable.

Nous nous sommes mis à tousser, à crier et nous avons fait un immense chahut comme savent le faire les étudiants, les gens ont commencé à se lever et sortir précipitamment, finalement la Direction a appelé la police qui a évacué la salle.

Une autre fois, la TOBIS a projeté le film « BEL AMI » tiré de Maupassant, film qui représentait les femmes Françaises comme des traînées, c'est du moins ce que nous avions estimé. Nous avons donc recommencé l'opération et nous avons tiré quelques pétards en criant au feu au feu.

Je me souviens d'une précision. Lors de l'une de nos opérations cinéma, j'étais innocemment assis à une place apparemment tout à fait tranquille, à un moment donné deux agents viennent vers moi et m'interpellent en me disant : « *Monsieur est-ce que vous n'avez pas vu quelqu'un jeter des produits dans le cinéma.* » Je leur réponds : « *oui, il y a deux personnes qui viennent de se lever et ils sont partis par là....!* ». Nos agents se sont précipités dans la direction indiquée mais j'avais eu un peu chaud !

OCTOBRE 1941 - LES ARRESTATIONS DE CHEMINOTS

L'année 1941 n'a pas bien fini pour la première équipe du mouvement.

Entre le 26 et le 28 Octobre 1941, une trentaine d'arrestations ont été opérées parmi les cheminots de notre mouvement et leur chef, Monsieur FRANCOIS. Ceux-ci ont été emprisonnés à Nice puis à Marseille et notre ancien quartier général chez Madame GEOFFROY a été brûlé. Celle-ci a eu le temps de nous faire prévenir. Nos agents de liaison féminines ont également été arrêtées.

D'après ce qui m'a été raconté à l'époque, la police avait réussi à saisir la liste codée des cheminots résistants et à la décrypter. La police avait saisi aussi la liste des étudiants mais le code n'était pas le même. Le nôtre n'avait pu être déchiffré, il paraît que nous avons été sauvés

par des « cédilles ». Le commissaire de police qui avait les deux listes avait fait la réflexion suivante sur la deuxième liste : « il y a ici tout une série de gens qui ont bien de la chance de passer à travers les poursuites alors que les autres iront devant les tribunaux militaires. »

De ce fait, en 1941 le groupe étudiants lycéens n'a pas été fortement décimé. Toutefois, Simone GEOFFROY, Paulette FRANCOIS, Christiane MELON, en rapport avec les cheminots, ont été poursuivies et jugées par le Tribunal Militaire de Marseille.

Aussi, jamais plus à l'avenir nous ne ferions des listes.

COURANT 1941 - SUR L'ACTION DU COMMANDANT JAKOBSON

Comme le Commandant fut mon premier chef dans la résistance et comme je ne parlerai plus de lui ultérieurement, qu'il me soit permis de donner quelques précisions supplémentaires recueillies sur lui.

Le Commandant JACOBSON avait été officier dans la légion étrangère et grand blessé de guerre. Il était titulaire de la rosette de commandeur de la légion d'honneur. En 1940, il fut le chef à Nice du mouvement du Général COCHET, c'est la raison pour laquelle quand j'allais le voir il était souvent en conciliabule avec des officiers. Il voyageait souvent, il allait à Marseille rencontrer le Général COCHET et BARDANNE qui s'y trouvaient.

Lorsque le Général est venu au Grand Hôtel à Cannes puis à Nice, le Commandant JACOBSON faisait la liaison avec lui. A Nice, le Commandant JACOBSON était considéré comme un gaulliste notoire.

En 1941, il avait été poursuivi devant le Tribunal Correctionnel pour coups et blessures et propagande gaulliste pour avoir assomé un vichyste qui manifestait ses sentiments collaborationnistes. Le Commandant, grâce à ses décorations et à des témoignages, s'en était tiré sans trop de dommages. Plus tard, le Commandant avait été recherché par l'OVRA et la Gestapo mais avait réussi à tenir jusqu'à la libération.

Malheureusement, en 1947, à Paris Place de l'Opéra, en traversant la rue le Commandant JACOBSON avait été écrasé par un camion.

Sa mort laissera dans l'inconnu bon nombre de ses actions, peut-être qu'un jour quelqu'un approfondira son histoire mais pour moi il est toujours présent.